La Tradition chez les rhéteurs : emprunt ou empreinte ?

Pierre Chiron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1140>

DOI : 10.4000/kentron.1140

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 111-130

ISBN : 978-2-84133-427-8

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Pierre Chiron, « La Tradition chez les rhéteurs : emprunt ou empreinte ? », *Kentron* [En ligne], 28 | 2012, mis en ligne le 12 décembre 2017, consulté le 17 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1140> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1140>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

LA TRADITION CHEZ LES RHÉTEURS : EMPRUNT OU EMPREINTE ?

En réfléchissant à la question de l'emprunt, nous avons pris la liberté de nous éloigner un peu de la question étroite de la citation dans les traités de rhétorique¹, que nous avons déjà étudiée dans des travaux consacrés aux *De figuris* d'Alexandros et de Tibérios². Nous essayons d'y montrer que les citations des rhéteurs sont fort infidèles et que, si l'on ne disposait que de la tradition indirecte pour connaître Démosthène, par exemple, on se ferait sans doute une idée fort inexacte de l'Orateur. Le corollaire est que les citations, d'Homère par exemple chez Alexandros, tendent à construire une représentation de l'auteur cité très cohérente, mais qui nous renseigne surtout sur le citateur-lecteur, son esthétique et les théories rhétoriques qui président à ses jugements critiques³. Ce n'est pas sans raison qu'ont été élaborées dans les années soixante-dix les théories dites de la réception. Il y a bien là un objet spécifique.

Nous voudrions poser ici la question plus générale de la relation des Anciens aux productions textuelles – pour utiliser la formule la plus englobante possible – qui les ont précédés. Nous avons réduit le titre en conséquence, tout en conservant la paronomase et l'antithèse emprunt *vs* empreinte, qui nous paraissent toujours grosses d'une problématique intéressante. En effet, si l'on se fie à certaines idées reçues, récurrentes dans les travaux sur l'atticisme, les Grecs et les Latins auraient entretenu un rapport de *servilité* avec les grands textes de leur passé, comme si la

1. Le premier titre proposé à Corinne Jouanno pour cette contribution à la journée d'études sur l'emprunt (Université de Caen, 26 mai 2011) était : « Emprunt, imitation, pratique de la citation dans les traités de rhétorique anciens ».

2. Chiron 2006 ; Chiron 2010a ; Chiron (à paraître).

3. Citons un cas spectaculaire de ce que l'on pourrait appeler le « langage de la citation », ou « citation instrumentalisée ». Dans un passage où il s'inspire d'Aristote tout en élaborant une théorie de la période sensiblement nouvelle, le rhéteur Démétrios (Ps.-Démétrios de Phalère) modifie à la fois la lettre et l'interprétation stylistique de l'*incipit* des *Histoires* d'Hérodote. Autrement citée, la séquence verbale qui était chez Aristote (*Rhétorique*, III 9, 1409 a 28-29) un *côlon*, exemple d'une *lexis* « additive », faite de pièces cousues, devient chez Démétrios un cas de période simple, fortement et intimement structurée, cf. *Du Style*, § 17 et Chiron 2001, 87-90.

charge qu'ils ont fait peser sur leur postérité en devenant des *classiques*, ils l'avaient fait porter par avance sur leurs propres ancêtres. Dès que l'on réfléchit un tant soit peu à ce préjugé, on doit reconnaître d'abord que l'idée de rapport servile aux textes dépend de certaines conceptions romantiques de l'écriture comme expression d'un « je » irréductiblement et subjectivement unique, d'autre part que ce culte exclusif du canon – quand il est avéré – est plus propre à certaines époques de l'Antiquité qu'à d'autres, que de surcroît le passé sacralisé n'est pas n'importe lequel et que ladite servilité peut recouvrir des postures plus complexes et ambiguës qu'il y paraît. Par exemple, quand un Grec de l'époque impériale célèbre Thucydide ou l'Athènes du V^e siècle, ou s'efforce de parler un grec qui n'est plus en usage sinon dans le cadre apparemment gratuit et ludique de la déclamation, il tend à s'affirmer comme Grec face à la domination romaine sinon à critiquer indirectement le pouvoir en place au nom de valeurs héritées d'une tradition réputée plus ancienne et plus prestigieuse⁴. Autre cas : certains commentaires rédigés dans l'Antiquité tardive, quoique se référant avec une piété apparente à un texte canonique, lui font dire en réalité tout autre chose⁵.

Pour évaluer le poids du passé dans la culture antique, il faut aussi tenir compte d'un paramètre qui nous est devenu presque totalement étranger et qui rend les comparaisons très aventureuses, à savoir le caractère oral de la production et de la transmission textuelles : pour nous, et pour quelques années encore – car notre culture, de ce point de vue, est en train de subir de profondes et rapides mutations –, un livre est un objet impérissable, qui trône sur des rayonnages et qui vaut indépendamment des réactualisations muettes que sont les lectures solitaires et successives dont il fait l'objet. Cette conception patrimoniale, les Grecs l'ont eue à certains moments, par exemple au début de la période hellénistique avec la réalisation du projet, d'inspiration péripatéticienne, de la bibliothèque d'Alexandrie, mais pour un Grec, généralement parlant, la tablette ou le rouleau ou la feuille de papyrus ne sont que des pis-aller, des supports malcommodes permettant de conserver un texte qui ne vaut vraiment que par son oralisation collective. Quand Platon est mort, il laissait près de son lit une tablette portant plusieurs rédactions différentes de la première phrase de la *République*⁶, et même, selon une des versions de l'anecdote, des quatre premiers mots, dont on connaît le caractère narratif, sinon anecdotique : « Je descendais hier au Pirée... ». C'est une chose fascinante quand on y songe : son livre était publié, c'est-à-dire copié, corrigé et déposé dans la bibliothèque de l'Académie⁷,

4. Voir par exemple Pernot 1997 (notamment l'avant-propos, p. 12).

5. Cf. Goulet-Cazé 2000.

6. Denys d'Halicarnasse, *De compositione uerborum*, 25, 32 ; Quintilien, VIII, 6, 64 ; Diogène Laërce, III, 37 (= Panaetius, fr. 130 Van Straaten, test. 149 Alesse).

7. Voir Irigoin 2003, 193-194.

sans doute aussi plus largement diffusé⁸, et il y travaillait encore minutieusement pour conférer à un passage d'importance secondaire une qualité auditive supérieure. Le mot de *tradition* – tant du point de vue du testateur que du légataire – prend un tout autre sens quand ce qui est à transmettre est une « performance » (au sens anglais du terme) et non un objet, quand l'écrit est un auxiliaire transitoire et non l'écrin définitif du texte.

Le mot même de « performance » doit faire l'objet d'une analyse plus précise. On ne saurait la réduire à un spectacle, sinon en donnant à ce spectacle une valeur pragmatique, comme c'était le cas pour la tragédie où le mythe, le chant, la parole et son rythme, concrétisés par la chorégraphie, jouaient un rôle de pacification et de régulation du *corps* politique⁹. Platon était l'héritier de Damon, le grand théoricien de l'éducation par le rythme et le fondateur de l'éthique musicale. On ne souligne pas assez que le philosophe, après avoir pourfendu la rhétorique spéculaire, celle qui se modèle sur les opinions du public et se trouve, par conséquent, dans l'incapacité de lui apporter quoi que ce soit, a été à la fois le concepteur d'une rhétorique idéale au service du vrai et du beau, et peut-être le meilleur prosateur de l'Antiquité. Ensuite, il arrive qu'Aristote décrive l'exorde d'un discours par analogie avec un prélude musical¹⁰, c'est-à-dire comme une mise en condition esthétique et émotionnelle. Une bonne part des recherches stylistiques du philosophe porte sur la période, que l'on peut interpréter comme un découpage et une structuration de la chaîne parlée visant à faciliter la perception et la saisie du message et à permettre ainsi l'exercice *heureux* de la faculté intellectuelle. De plus, les recherches actuelles sur les antécédents anciens des « actes de langage » d'Austin¹¹, la redécouverte des théories du discours figuré où l'on assiste à une dissociation totale de la signification obvie du discours et de l'effet concret que ce discours entend obtenir en termes d'opinion ou d'action¹², tout cela fait penser que la tradition textuelle ancienne, loin de se réduire aux joies de l'imagination, ou au partage hédoniste d'une culture commune ou à des rituels de reconnaissance et de consolidation des liens de caste, ambitionnait de transmettre, par le biais du *logos*, des *expériences* au sens le plus fort du terme, c'est-à-dire, selon le mot de Michel Foucault « quelque chose dont on sort changé », ou, pour le dire autrement, non seulement des contenus de pensée mais des modèles

8. Sur le problème de l'« édition » antique, voir Dorandi 2000, notamment le chapitre 4. Pour l'importance relative de l'oral et de l'écrit, voir l'anecdote rapportée dans Irigoien 2001, 20-21 : l'audition d'un texte lu dans la rue par un « libraire » convertit le passant à la philosophie et à la fréquentation d'un maître.

9. Nous songeons ici à l'interprétation physio-psychologique de la *catharsis* aristotélicienne, sur laquelle on lira la mise au point récente, définitive à nos yeux, de Marx 2011.

10. *Rhétorique*, III, 14, *in*.

11. Voir par exemple Patillon 1988, 36 *sq.*

12. Voir en dernier Dentice di Accadia 2010.

concrets d'interaction sociale et politique. La métaphore de l'empreinte que nous utilisons dans le titre ci-dessus n'est pas une invention de notre part, elle vient d'un texte d'Isocrate¹³ que nous citerons plus loin et se réfère à des conceptions du texte oral qui ne dissocient pas le fond de la forme et confèrent au *logos* des pouvoirs considérables en matière d'exercice intellectuel, éthique et politique, d'où, évidemment, l'importance de son perfectionnement dans l'éducation et la profondeur des transformations qu'il induit. En quelques mots, la transmission des textes n'ambitionne pas seulement la communication d'un sens, elle vise à obtenir une véritable métamorphose du moi individuel et social.

Métamorphose : ce terme appartient au champ lexical de la forme, et ce que l'on constate en effet, c'est que la transmission des textes est très souvent, dans l'Antiquité, médiée par des formes (*ideai*), des types (*tupoi*), des modèles (*plasmata*), etc. – champ lexical que l'on réduit trop souvent au lexique voisin et partiellement commun des genres (*genè*) et des espèces (*eidè*), c'est-à-dire à des préoccupations taxinomiques, mais qui recouvre en réalité une anthropologie où la culture joue un rôle fondamental. Dans ce contexte, il n'y a rien de servile à se métamorphoser par la culture, c'est même le seul moyen d'accéder à l'humanité.

Mais plutôt que de continuer avec des généralités, au risque de généralisations abusives, nous voudrions, pour reconsidérer le préjugé de la « servilité » dont les rhéteurs anciens auraient fait preuve à l'égard de la tradition, prendre trois moments très particuliers de l'histoire de la rhétorique ancienne : premièrement le IV^e siècle av. J.-C. avec un corpus composé d'Isocrate, de la *Rhétorique à Alexandre* et d'Aristote, deuxièmement le cycle des *progymnasmata*, ou exercices préparatoires de rhétorique, tel (nous expliquerons pourquoi) qu'il est présenté dans le traité d'Aelius Théon (I^{er} siècle av. J.-C. ?), troisièmement – peut-être un siècle plus tard – la théorie des *ideai* décrite dans le *Peri ideôn* d'Hermogène le Rhéteur, *alias* Hermogène de Tarse.

Pour être plus précis, nous voudrions – à propos de chacune de ces périodes et de chacun de ces corpus – poser une question différente et très simple, au total trois questions qui paraissent ouvrir des lignes de fuite, mais qui, nous l'espérons, susciteront des réponses convergentes.

1) Pourquoi la *Rhétorique à Alexandre* – traité que l'on peut considérer comme étant globalement d'obédience isocratique – ne comporte-t-elle quasiment aucune citation d'auteur alors que la *Rhétorique* d'Aristote, sans doute à peu de choses près

13. On pourrait remonter la piste de cette métaphore plus en amont encore : elle est présente dans la philosophie des atomistes (voir Gorgias, *Hel.* 13), et chez Platon, qui voit en elle un des moyens de rendre compte du mécanisme cognitif, par exemple dans le *Phèdre*, 276 a. Mais dans notre corpus, Isocrate joue probablement le rôle de source.

contemporaine, fourmille d'extraits pris dans tous les genres que nous appelons aujourd'hui « littéraires », soit le genre poétique, dramatique, historiographique, philosophique... Qu'est-ce qui explique qu'une doctrine que tout le monde s'accorde, par ailleurs, à considérer comme très proche de la pratique oratoire¹⁴, se refuse apparemment à enregistrer l'expérience acquise grâce à la « littérature » ?

2) Maintenant que l'on a redécouvert l'état originel du traité d'Aelius Théon grâce à l'utilisation d'une traduction arménienne ancienne¹⁵, peut-on dire que les *progymnasmata* méritent encore les reproches d'Henri Marrou, accusant ses lointains collègues de nullité pédagogique et surtout de nullité créative, c'est-à-dire d'une incapacité totale à inventer et donc à faire inventer par leurs élèves quoi que ce soit ?

3) Quelle est la raison d'être de la complication apparente du système des *ideai* – que nous n'appellerons décidément pas catégories stylistiques, parce que l'enjeu est beaucoup plus large – substituant aux formules simples à trois ou quatre termes héritées de l'époque classique un complexe dispositif à x formes principales et secondaires et à n composants ? En d'autres termes, qu'est-ce qui se joue dans la transformation d'une typologie aristotélicienne, généralement à trois termes et définissant un juste milieu, en un système certes encore simple, mais permettant d'obtenir des combinaisons extrêmement nombreuses ? Qu'est-ce qu'une telle innovation nous dit de l'évolution des rapports, dans la théorie rhétorique, de la pratique oratoire et de la critique littéraire, c'est-à-dire de l'empirisme immédiat et de la tradition plus lointaine ?

1) Dans la *Rhétorique à Alexandre*, donc, et c'est une différence spectaculaire avec la *Rhétorique* d'Aristote, qui est sans doute quasiment contemporaine, il n'y a en tout et pour tout qu'une seule citation « littéraire »¹⁶, d'une pièce perdue d'Euripide, le *Philoctète*¹⁷, qui fournit un exemple de contre-anticipation (1433 b 11 sq.). Tout discours, enseigne le manuel, doit faire place à l'argumentation de l'adversaire, afin de la détruire par avance : dans le judiciaire, cette anticipation constitue même une partie du discours, introduite par des formules du genre : « Peut-être mon adversaire va-t-il prétendre que... » suivies d'une argumentation préventive. Le procédé, dans l'esprit du rhéteur, n'est pas seulement d'ordre dialectique. Il spéculé sur le pouvoir propre de la nouveauté et son usure rapide. Il s'agit, dirait-on, de « couper l'herbe sous le pied » de l'adversaire, ou même, pour être plus précis tout en restant dans les métaphores végétales, de « déflorer » l'argument adverse. Citons : « Car même si les points qu'on a dénigrés par avance [c'est-à-dire les arguments de

14. Une démonstration, entre autres : Pasini 2011.

15. Aelius Théon, *Progymnasmata* (Patillon & Bolognesi 1997).

16. Pour une approche générale de la question, voir le collectif édité par Darbo-Peschanski 2004.

17. Fr. 12 Jouan-Van Looy (= 797 Kannicht = 1117 Mette).

l'adversaire que l'on a énoncés avant lui] sont tout à fait solides, ils ne paraîtront pas aussi décisifs à ceux qui en auront déjà entendu parler » (1433 a 38-39). La citation tragique intervient alors, à propos de la contre-anticipation, comme un niveau supplémentaire de réflexivité qui illustre cette manie des renversements successifs qu'on voit à l'œuvre dans l'argument du corax¹⁸ : la thèse est d'autant plus invraisemblable qu'elle est plus vraisemblable. On connaît mal le contexte de la citation tirée du *Philoctète*, et la lettre du texte a été très mal transmise. Mais le sens doit être à peu près celui-ci : « Je vais dire, moi, même s'il semble avoir ruiné mes propos en prenant les devants, que c'est lui le coupable. Non, mon fait, si tu m'écoutes, de moi tu peux vraiment l'apprendre. Lui-même en son discours, ne te montre que lui » (1433 b 11-14). Le message est double, en substance : croyez-le d'autant moins qu'il utilise une technique qui consiste à dénigrer par avance mes propos. Fiez-vous plutôt à la source, c'est-à-dire à ce que je dis moi-même. D'autre part, la méthode tortueuse qu'il utilise dessine son portrait et reflète sa duplicité.

Voilà tout pour les citations poétiques dans la *Rhétorique à Alexandre*. Nous observerons juste que cette citation confère à la « littérature » un haut degré de sophistication oratoire et un caractère rhétorique, c'est-à-dire méta-discursif, puisqu'on y dénonce l'utilisation d'un procédé rhétorique qui se trouve, par conséquent, objectivé, là est sans doute la raison de cette exception.

En dehors de ce curieux jeu de miroir, et si l'on élimine quelques crypto-citations d'Isocrate¹⁹, les préceptes de la *Rhétorique à Alexandre* sont illustrés de modèles fabriqués pour les besoins de la cause. Le fait est d'autant plus surprenant que le traité s'inscrit dans la tradition sophistique et que les premiers sophistes, afin de vendre aux élites politiques des programmes de formation efficaces, les étayaient généralement sur une culture solide et diversifiée²⁰.

À l'opposé, comme on le sait, Aristote cite dans sa *Rhétorique* un nombre incalculable de fragments d'auteurs très variés.

Paradoxalement, c'est l'attitude d'Aristote qui est la plus facile à expliquer : philosophe des savoirs, le Stagirite est l'ancêtre des scientifiques autant qu'un grand philosophe. Sa conception de sciences de genres différents²¹, aux méthodes et au lexique distincts, l'encourageait à constituer des corpus didactiques propres aux diverses disciplines. Dans le domaine rhétorique, on sait qu'il a constitué un dossier, intitulé *Collection de traités* (*Sunagôgè tekhnôn*)²², qui semble avoir condensé tout l'héritage des technographes antérieurs. Cette démarche est parfaitement cohérente

18. Sur l'anecdote qui a conduit à donner ce nom à l'argument, voir Cole 1991.

19. Voir Chiron 2002, CXLVI.

20. Marrou 1965, 98-102.

21. Cf. Crubellier & Pellegrin 2002, 102 sq.

22. Voir Goulet 1994, 427.

avec les considérations du chapitre 34 des *Réfutations sophistiques*, où Aristote oppose la rhétorique, discipline constituée, dotée déjà d'un corpus théorique, à la dialectique, discipline selon lui encore vierge.

Il faut ajouter qu'Aristote a une conception de la *tekhnè* qui exige de ce type de connaissance pratique la capacité de formuler des règles universelles et d'en comprendre les principes²³. En d'autres termes, le technicien, c'est-à-dire l'homme de métier, pour choisir les moyens qu'il utilise, doit savoir où il va et pourquoi, et il sera capable ainsi de rendre compte aussi bien de ses succès que de ses échecs.

Pour les disciplines qui jouxtent la sophistique, comme la dialectique²⁴ – et par conséquent son parèdre, la rhétorique –, il est particulièrement important d'adjoindre une connaissance de la manière dont ces principes ont été institués, afin d'éviter au maximum les risques de paralogisme.

Cette recherche historique est nécessaire aussi parce que – selon le même chapitre des *Réfutations sophistiques* – les origines sont à la fois grosses des principes essentiels et lointaines, donc difficiles à pénétrer²⁵. Il n'y a donc pas pour Aristote de technique rhétorique sans histoire de la rhétorique.

Mais comme la rhétorique n'appartient pas pour lui aux disciplines architectoniques, et dépend de la politique et de l'éthique qui peuvent seules lui fixer véritablement sa visée (son *telos*)²⁶, l'histoire de la rhétorique devient *ipso facto* plus empirique, plus tributaire de pratiques moins théorisées.

À cela s'ajoute que des concepts comme celui d'*endoxon*²⁷, qui recouvre des propositions ou des raisonnements qui ne sont pas encore scientifiquement validés, mais qui bénéficient de l'autorité de certains personnages distingués, l'ont également encouragé à collectionner des emprunts comme autant de germes de vérité dans des domaines comme celui du probable ou des valeurs. Le rôle cognitif de la métaphore, qui découvre des analogies fécondes, susceptibles de donner lieu plus tard à un savoir authentique, explique également cette espèce de transitivity entre persuasion rhétorique et corpus littéraire.

L'éloignement relatif de la technique rhétorique par rapport aux principes éthico-politiques, le fait qu'elle ait déjà une assez longue histoire, le fait aussi qu'Aristote se soit sans doute trouvé à certains moments de sa carrière contraint pour des raisons matérielles d'enseigner la rhétorique dans l'esprit des sophistes,

23. *Métaphysique*, A, 1.

24. *Réf. Soph.* 34, 183 b 1 sq.

25. *Réf. Soph.* 34, 183 b 22 sq.

26. Pour une situation de la rhétorique dans le système des sciences selon Aristote, voir Crubellier & Pellegrin 2002, 142-149.

27. Voir sur ce point Crubellier & Pellegrin 2002, 134-135.

c'est-à-dire avec des préoccupations d'efficacité immédiate²⁸, tout cela fait que la *Rhétorique* fourmille de préceptes « axiologiquement neutres », sinon franchement tendancieux sur le plan moral, qui sont le fruit d'une documentation très riche. Ainsi, le chapitre 23 du Livre II est une vaste collection de schèmes argumentatifs empruntés à des textes variés ou à des épisodes historiques non moins divers. Immédiatement après (chapitre 24), Aristote présente les lieux des enthymèmes apparents qui ne sont autres que des sophismes. Cette présentation est évidemment thérapeutique : il faut apprendre à détecter les paralogismes. Mais des sophistes pouvaient y trouver des ressources, et l'ensemble du traité fournit un grand nombre de moyens d'abuser le public, avec l'aide de toute l'expérience accumulée par les Grecs dans ce domaine depuis Homère.

On ne s'étonne pas, par conséquent, du nombre et de l'éclectisme des citations qui parsèment la *Rhétorique*. Pour ce qui est du phénomène inverse, l'absence de citations dans la *Rhétorique à Alexandre*, son explication est beaucoup moins simple.

Nous croyons que la meilleure piste est de rapporter le traité à la tradition isocratique – il y a de nombreux indices objectifs en ce sens²⁹ – et de rappeler rapidement ce que c'est que la « philosophie » pour Isocrate³⁰.

Ni l'auteur de la *Rhétorique à Alexandre*, ni Isocrate, en effet, ne parlent de rhétorique. La maîtrise du *logos*, pour Isocrate, s'inscrit dans un cadre épistémologiquement sophistique : il n'y a pas de science possible. Ce qui est possible, en revanche, est de perfectionner (d'où le mot de *philosophie*, qui désigne ici l'aspiration à la culture) la maîtrise du *logos*, ce qui a des incidences en matière intellectuelle, sociale et politique.

Le *logos* est en effet le discours énoncé, doté de son efficace propre en matière de communication, c'est aussi la raison, qui permet une adaptation toute pratique à la réalité, c'est aussi ce que l'on appellerait aujourd'hui une idéologie, c'est-à-dire un corpus de valeurs partagées susceptibles de fédérer une collectivité autour d'actions communes et d'un mode de vie commun. Ce corpus est grec, bien sûr, et le panhellénisme d'Isocrate est bien connu, mais ce qui fait la supériorité des Grecs est leur *koinos logos*³¹, c'est-à-dire leur discours, leur culture commune, si bien qu'un Grec inculte n'est pas un Grec. Le corollaire est qu'un barbare n'est barbare qu'en raison de son éducation. On a là en germe un humanisme, et même toute la tradition humaniste, car le message d'Isocrate, après avoir joué un grand rôle dans

28. C'est un aspect trivial, certes, mais incontournable, de l'histoire des rapports entre philosophie et rhétorique, et cela tout au long de l'Antiquité, voir par exemple Heath 2009.

29. Voir notre édition, Chiron 2002, CXXXI-CXLVIII.

30. La bibliographie sur Isocrate est considérable. On trouvera une excellente présentation d'ensemble dans le cours d'agrégation rédigé récemment par Marie-Pierre Noël (Noël 2008).

31. Voir sur ce point Noël 2010a.

les écoles grecques et romaines, enrichi par Cicéron qui le plaçait très haut dans son estime, a atteint la Renaissance occidentale.

En dehors de toute science de l'être, donc, le *logos*, d'abord *logos* individuel, puis *koinos logos*, est un instrument de perfectionnement intellectuel, moral et socio-politique en vertu d'une sorte d'ascèse. Qui s'essaie à bien parler, forme et fond confondus, doit trouver les meilleurs mots pour exprimer et transmettre sa pensée d'une façon claire et séduisante. Il progresse ainsi en intelligence et en sociabilité. Ces progrès mêmes le font accéder au beau discours, que ne saurait déparer un propos vulgaire ou pernicieux, d'où un gain supplémentaire en terme d'exigence morale, de dévouement à l'intérêt de tous. Et ainsi de suite : les progrès sont tour à tour individuels et collectifs, intellectuels, moraux et esthétiques. Ce cercle vertueux est au cœur de la réussite de royautés démocratiques, si l'on peut oser cet oxymore, où l'orateur – leader mythique comme Thésée ou Busiris, leader réel et passé comme Périclès, leader réel et futur, comme Philippe – fédère autour de lui et d'une idéologie commune un peuple éclairé et consentant.

Dans le *Contre les Sophistes*³² et le *Sur l'Échange*, surtout, Isocrate définit de manière plus précise l'éducation au *logos* telle qu'il l'entend. Il y a trois paramètres : les dons, la technique, l'exercice. Le premier n'appelle pas beaucoup de commentaires, mais la technique et l'exercice méritent d'être regardés de plus près : un terme revient, celui d'*idea*. Sur ce mot, Marie-Pierre Noël écrit ceci : « terme large qui désigne sans doute ici les formes générales ou communes que l'on trouve dans tous les discours (ou qui caractérisent certains types de discours) ». Elle remarque aussi que, dans l'*Éloge d'Hélène* (§ 54 ; 58), la beauté est considérée comme une *idea*, ce que l'on ne peut manquer de relier à la racine du terme qui renvoie à la vision, à la forme sensible. Mais poursuivons la citation : « Il faut sans doute inclure dans ces *ideai*, qui sont distinctes des “espèces de discours” (*Soph.* § 17, *eidè*), les différents moyens de preuve [...] comme les indices, les exemples ou les enthymèmes ou les parties du discours, comme le *prooimion*, le récit, la confirmation et l'*epilogos* »³³. Au total les *ideai*, comme formes sensibles, comme matérialisation du *logos*, ce sont, nous semble-t-il, ce qu'on appellerait aujourd'hui des *procédures*, c'est-à-dire conjointement des contenus de pensée et des modèles d'organisation et de formulation de l'énoncé – qui coïncident, on le sait aujourd'hui grâce aux sciences cognitives, avec un type particulier de mémoire.

Mais pour définir le contenu de l'enseignement, ces remarques ne suffisent pas. Isocrate insiste beaucoup sur le fait qu'il est relativement facile d'apprendre les *ideai*, mais qu'il est beaucoup plus difficile d'apprendre à les mettre en œuvre, à les

32. Sur ce texte moins souvent étudié, voir Noël 2010b.

33. Noël 2008, 153.

choisir en fonction de la circonstance, à les mélanger, les combiner d'une manière harmonieuse. Un enseignement théorique ne suffit pas. Cela nécessite un long entraînement, qu'Isocrate éclaire dans le *Sur l'Échange* (§ 183) par une comparaison avec les *skhēmata*, ou positions que l'on adopte à la lutte pour l'emporter plus facilement et que le pédotribe vous fait répéter inlassablement. Ces *figures* – dont on connaît la postérité rhétorique – sont donc des gestes qu'on a suffisamment répétés pour pouvoir non seulement les faire automatiquement, mais aussi en les infléchissant, en les modifiant pour les adapter à l'adversaire du moment.

Il manque évidemment, à côté de cette technique, un paramètre essentiel qui est celui du modèle que l'on suit. Où trouvera-t-on ces *ideai*, ces *skhēmata* que l'on doit répéter ?

On sait qu'Isocrate a écrit des discours-modèles, parfois pourvus, d'ailleurs, de remarques méta-discursives, introduisant dans le discours lui-même des conseils pour celui qui voudrait les imiter. Mais pourquoi se donner soi-même en exemple ? C'est ici qu'intervient, probablement, la fameuse polémique avec Alcidas³⁴, qui reprochait à Isocrate sa pratique du discours écrit, entraînant selon lui l'incapacité de s'adapter à la circonstance et de tenir des discours vivants, improvisés.

Nous pensons que cette critique a eu un rôle énorme dans la pédagogie d'Isocrate : en écrivant lui-même ses discours et en se donnant comme modèle, mais en veillant aussi, par la répétition, à l'assimilation de ce modèle et à l'automatisation des procédures, Isocrate pouvait à la fois donner par l'écrit – ce qui était relativement nouveau – un haut standard d'exigence stylistique et esthétique à ses discours, standard nécessaire à leur diffusion dans tout le monde grec et à leur contribution au discours commun des Grecs, et, par ailleurs, personnaliser l'assimilation de ce modèle, sur le mode du « *coaching* », dirait-on aujourd'hui, afin d'habituer ses élèves à la double compétence que requiert un discours à la fois beau, noble, euphonique, à la mesure d'un chef charismatique, et un discours en même temps adapté à la circonstance, vivant, improvisé.

Nous voudrions citer ici un passage du *Contre les Sophistes* (§ 17-18) qui met clairement en évidence ce paradoxe de la métamorphose *subite* que provoque un *lent* apprentissage : « ... il faut d'abord que l'élève, outre les dons naturels qu'il doit posséder, apprenne les espèces de discours et s'exerce à les pratiquer, et que le maître, d'autre part, soit capable de les expliquer avec assez de précision pour ne rien omettre de ce qui peut s'enseigner ; pour le reste, il doit s'offrir lui-même en modèle tant et si bien que les élèves *ayant reçu son empreinte* (ἐκτυπωθέντας) et capables de l'imiter *s'avèrent tout à coup* (εὐθὺς [...] φαίνεσθαι) des orateurs plus fleuris et plus gracieux que tous les autres ».

34. Voir Patillon 2009.

Dans ce contexte pédagogique et « philosophique », on comprend bien que la Tradition ne vaut que médiée, digérée, adaptée par le Maître, en l'occurrence Isocrate lui-même. À preuve la rareté des citations *expressis uerbis* dans les discours qu'il a laissés. Et quand Isocrate cite, c'est lui-même, comme dans la longue reprise du *Contre les Sophistes* dans le *Sur l'Échange*. Quand on jette un simple coup d'œil sur le *Panathénaïque*, monument de la toute fin de sa carrière, on constate la présence de nombreuses références implicites à ses autres discours, tant et si bien qu'un critique récent a créé pour lui le concept original d'« auto-anthologie »³⁵. Isocrate ne cite aucun autre auteur, mais fait intervenir quelques élèves (§ 200), dont les commentaires infléchissent sa conclusion.

Revenons à la *Rhétorique à Alexandre*, notre meilleure source sur les aspects techniques de l'enseignement d'Isocrate. On y retrouve l'idée la plus originale de ce dernier, l'équation entre perfectionnement du *logos* et perfectionnement moral et social. Cette équation est établie d'une façon particulièrement spectaculaire puisque, dans le dernier chapitre (38), il est dit que les règles de l'art oratoire sont les mêmes que celles qui régissent le perfectionnement personnel, et que pour être meilleur et avoir bonne réputation, c'est-à-dire augmenter ses chances de persuader, il faut s'exercer inlassablement à pratiquer les préceptes rhétoriques. Nous citerons sur ce point une traduction un peu différente de celle que nous avons publiée en 2002 : « Il faut, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, nous efforcer le plus possible de conformer nos discours aux préceptes énoncés ci-dessus, et nous habituer à les appliquer tous à l'improvisiste. [...] Notre soin doit s'étendre non seulement à nos discours mais aussi à notre propre vie, que nous devons embellir tout du long (*diakosmein*) grâce aux formes (*ideai*) décrites, car une bonne préparation dans la vie personnelle concourt à la fois à l'efficacité persuasive et à l'obtention d'une bonne réputation. Il faut donc d'abord diviser tes actes selon la division générale de la doctrine [...] ensuite tu dois procéder à ta préparation personnelle à l'instar de ce que nous avons étudié à propos des auditeurs dans le cadre de l'exorde »³⁶, et ainsi de suite. C'est le même emploi du terme *ideai* et, surtout, il existe une parfaite homologie entre les règles du *logos* et les règles de vie.

On ne trouve pas en revanche la figure du maître, sauf, justement, si l'on considère que l'absence d'exemples – sinon forgés par l'auteur du manuel – fait de ce dernier le modèle. Le traité, dans ce cas, est un substitut d'enseignement personnel, et ne saurait, par conséquent, comporter d'exemples empruntés à autrui.

En d'autres termes, et ce sera notre conclusion sur ce premier point, nous avons à la fin de l'époque classique deux types de rapport aux modèles et deux types

35. Nicolai 2004, 167, n. 124 ; voir aussi Pinto 2003.

36. 1445 b 24-38.

de technique rhétorique : dans le premier cas (Aristote), la technique est à la fois empiriquement induite de la tradition et rapportée à des principes. Dans le second, l'opération de tradition ou de transmission se résume à l'appropriation patiente et active par l'élève du modèle représenté par un corpus de règles d'importance secondaire et surtout par le talent du maître illustré sous ses yeux par écrit et par oral. Au bout de la formation, à force d'exercice, l'élève est complètement transformé par l'empreinte reçue, et même s'il a beaucoup lu et écrit à tête reposée, il est devenu capable d'improviser de la manière la plus séduisante, porté vers les hauteurs de l'éloquence politique par une maîtrise de la parole devenue inconsciente.

Si l'on cherche à comparer les deux systèmes en termes d'efficacité, on peut observer qu'Aristote n'a formé aucun orateur de talent, sinon peut-être Démétrios de Phalère, alors qu'Isocrate a présidé à la formation de quelques-uns des plus grands politiciens de son époque³⁷. Mais il est vrai qu'Aristote a vécu plus tard, juste au moment où la perte de la liberté politique tendait à encourager le repli de la rhétorique sur des performances appartenant au passé.

En tout cas, on voit combien, pour cette époque, il serait absurde de parler de servilité à l'égard de la tradition. Les choses vont-elles changer après la période classique ?

2) À propos des *progymnasmata*, nous voudrions rappeler rapidement quelques-uns des jugements d'Henri-Irénée Marrou : selon lui, ces exercices « formaient une pesante série, que nous trouvons méticuleusement codifiée dans les verbeux manuels de l'époque impériale [...]. La liste est établie *ne uarietur* », « la pédagogie hellénistique, scrupuleuse et tatillonne, a dépensé un zèle incroyable, un puissant esprit d'analyse, sur ces exercices en apparence si insignifiants » ou encore : « Le lecteur moderne est frappé du caractère méticuleux, légaliste, réglé à l'excès de ces exercices : ce caractère s'affirme davantage à mesure que nous montons dans l'échelle ; il deviendra dominant dans l'enseignement de la rhétorique proprement dite. Nous touchons là à l'essence même du classicisme : nous sommes bien loin du romantisme des modernes, de notre recherche systématique de l'originalité. L'écolier antique n'avait pas à être original : on lui demandait d'apprendre à rédiger et à commenter conformément à certaines normes »³⁸.

La parution en 1997 de l'édition Patillon-Bolognesi du manuel d'Aelius Théon doit conduire à reconsidérer entièrement de tels jugements³⁹. Le problème est que les passages nouveaux sont en Arménien et, de l'aveu même de Giancarlo Bolognesi

37. Voir Chiron 2010b, 32.

38. Passages extraits de Marrou 1965, 260 *sq.*

39. L. Pernot (Pernot 2008, 283-306, spécialement 285-293) a déjà attiré l'attention sur la série des exercices d'accompagnement et sur le fait qu'ils remettent en question la thèse d'un enseignement

qui les a édités et traduits en collaboration avec M. Patillon, souvent difficiles à interpréter.

Nous sélectionnerons quelques passages qui nous paraissent à la fois les plus clairs et les plus significatifs. Aelius Théon décrit, dans cette dernière partie du traité qui a disparu en grec, cinq exercices d'accompagnement, qui scandent d'une manière plus répétitive, parfois quotidiennement, la série principale, qui suit quant à elle une progression régulière. Ce caractère répétitif nous intéresse particulièrement, parce c'est là qu'on a le plus de chance de détecter les continuités et les ruptures par rapport aux modèles antérieurs.

À propos de la lecture, le premier des exercices quotidiens⁴⁰, nous remarquons d'abord que l'on y retrouve, au niveau du choix des textes lus, le souci de ménager une progression, des orateurs aux historiens et, parmi les orateurs, du plus limpide – à savoir Isocrate – au plus complet, car mettant en œuvre tous les registres – à savoir Démosthène⁴¹. Chez les Historiens, de même, on passera des historiens spécialisés aux historiens généralistes et, parmi ceux-ci, du plus facile, Hérodote, au plus ardu, Thucydide.

D'autre part, la lecture est précédée d'une analyse : identification du genre, extraction du sujet, et – si l'élève est intelligent – analyse détaillée de l'argumentation à l'aide de l'algorithme des états de la cause. À cela s'ajoute l'étude des types psychologiques mis en œuvre, des passions, et du style. On entrevoit ici la tradition et même le plan de la *Rhétorique* d'Aristote.

Cela fait, l'oralisation à haute et intelligible voix du texte lu⁴² se fait sur le mode d'une sorte de reconstitution archéologique : le professeur réunira le plus d'informations possible permettant au lecteur de reproduire la performance telle qu'elle a dû avoir lieu dans le passé, jusque dans les aspects émotionnels de l'énonciation, « en sorte, est-il dit (103), que nous arrivions le plus possible à croire que ce discours nous concerne réellement ».

L'élève lit donc le texte à la fois comme un acteur et comme une sorte d'archéologue. C'est l'inverse du paradoxe sur le comédien, qui fait sentir une émotion qu'il ne sent pas lui-même et on pourrait croire que l'on touche au cœur de cette aliénation aux classiques dont nous cherchons à montrer l'absence.

stéréotypé et figé. Un canon, celui d'Aphthonios, s'est imposé, mais les pratiques étaient considérablement plus diversifiées.

40. Patillon & Bolognesi 1997, 102-205.

41. Sur le contraste entre les deux orateurs, voir aussi Dion. Hal. *Dem.* 22.

42. Peut-être appris par cœur, mais pourquoi parler alors de « lecture » (ἀνάγνωσις) ? Sur ce point, L. Pernot répond positivement (Pernot 2008, 289 : « de mémoire »). M. Patillon (Patillon & Bolognesi 1997, 167 n. 535) est un peu moins catégorique : « comme tout paraît l'indiquer, cette récitation se faisait de mémoire ».

Mais non, car il s'agit d'un rôle de théâtre, et même si le but visé est de s'approprier le talent de l'auteur lu, Aelius Théon (105) recommande de diversifier les lectures : ceux qui se bornent à imiter Démosthène, dit-il, sont rebutants, ceux qui se cantonnent à Lysias ont de l'agrément mais manquent de force. Suit une remarque que l'on regrette de ne pas avoir en grec, ce qui permettrait d'en faire une lecture plus fine : « Lorsque quelqu'un admire ce qu'il y a de bon chez tous (*sc.* chez tous les auteurs) et entreprend d'y conformer sa pensée (*sc.* par la performance orale), du fait qu'il existe en lui une sorte de matrice du discours, que chacun peut modeler d'après sa propre nature, il ne se voit pas contraint à fixer les yeux sur un seul style, mais il acquiert spontanément à son usage personnel une part de tous ces biens ».

Par chance, le mot arménien traduit par matrice apparaît ailleurs dans la partie conservée en Grec. M. Patillon note qu'il s'agit très probablement de *χαρακτήρ*, c'est-à-dire de la forme qui laisse une *empreinte* : en diversifiant les auteurs lus, on sculpte en quelque sorte le moule qui donnera leur forme propre à nos discours.

Comme on le constate, nous sommes face à un système qui recourt *Aristotelis more* au corpus des auteurs existants mais qui, pour le reste de la démarche, suit globalement Isocrate et procède à l'apprentissage par la répétition, par l'appropriation, par l'empreinte. Plus haut dans le traité, Aelius Théon emprunte à Apollonios de Rhodes une métaphore très proche de celle qu'on a lue sous la plume d'Isocrate : « La lecture, comme l'a dit un ancien, Apollonios de Rhodes, je crois, est la nourriture de l'expression ; en effet, si nous **imprimons** dans notre âme de beaux exemples (*τυπούμενοι γὰρ τὴν ψυχὴν ἀπὸ καλῶν παραδειγμάτων*), notre imitation sera aussi la meilleure »⁴³.

La différence avec Aristote, c'est que le modèle n'est plus fragmentaire, mais continu, et la différence avec Isocrate, c'est que le modèle n'est plus unique, mais multiple, ce qui permet à l'imitateur de recombinaison à sa manière les modèles imités.

Dans le deuxième exercice quotidien, l'audition, c'est la mémoire qui est à l'œuvre : l'élève va en ville et court écouter conférences, déclamations et cérémonies officielles, et il s'entraîne à retenir ce qu'il a entendu, en commençant par le thème (106), puis les grandes lignes de la structure et il s'exerce enfin, en s'aidant de l'écrit, à restituer la lettre même. L'objectif est toujours de parvenir à imiter : Aelius Théon note que ce travail de restitution a présidé à l'élaboration de grandes œuvres, dont certaines sont même entrées dans le corpus de l'auteur imité, à l'instar des deux *Contre Aristogiton* du Ps.-Démosthène. Le danger, évidemment, est de prendre « de mauvais plis » (107), il faut donc que les discours écoutés et reproduits soient choisis avec le plus grand soin, de préférence par le maître. Détail tout à fait remarquable, et qui donne tort sans conteste à Henri Marrou, l'alternative à ces auditions – s'il n'y a en ville ni déclamations ni cérémonies – est que l'élève compose un texte à partir

43. 61, 30-33 Spengel = Patillon & Bolognesi 1997, 4.

de notes prises sur le motif, à partir de *ses propres expériences*, « tel qu'un tumulte dans une assemblée, une procession, une agitation politique ». Citons encore : « Si nous nous essayons à une telle composition, tout en employant une belle disposition des mots, notre inspiration mettra en même temps à profit non seulement les mots et les notes que nous avons prises, mais aussi les faits et les *éthè* ». Ce qui préside à cette composition est exprimé en arménien par un mot composé que Patillon et Bolognesi traduisent par « inspiration », et dont une partie « désigne normalement un démon ou un esprit impur »⁴⁴. On pense irrésistiblement au génie, et l'on voit se réduire la distance entre ces évocations de la composition littéraire et certaines conceptions modernes de la littérature.

Les trois autres exercices, qui mériteraient une étude détaillée, sont la *paraphrase*, ou *métaphrase*, qui consiste en une reformulation du même contenu de pensée selon la fameuse *quadripertita ratio* (addition, soustraction, mutation, métathèse), *l'élaboration*, qui consiste à parachever un texte en lui ajoutant ce qui lui manque, que ce soit au niveau du contenu ou de l'expression, et enfin la *contradiction*, qui consiste à argumenter systématiquement la thèse contraire à celle d'un discours donné : on allait donc jusqu'à encourager la contestation des classiques !

Cela étant, il est vrai que la place occupée par le patrimoine est très importante, et que la part de l'invention pure, même si elle est réelle, est réduite. Sans doute parce que les rhéteurs avaient une formation philosophique : or la morale péripatéticienne enseigne à mettre en acte des potentialités prédéfinies, l'école stoïcienne enseigne à adhérer volontairement à la nécessité, et l'on pourrait continuer avec les autres écoles. Les morales hellénistiques ont introduit une certaine opacité dans la psychologie et il s'est opéré une réelle rupture avec l'intellectualisme classique, mais les Anciens n'ont pas fait du sujet la source de créations *ex nihilo*. Pour autant, chez les rhéteurs, ces conceptions ne font pas de la culture un univers clos : le thème du *kairos* cher aux Sophistes et réactivé en rhétorique par ce puissant ressort qu'est l'exigence du public, l'idée d'une idiosyncrasie naturelle⁴⁵ qui fait de chaque individu le lieu d'une recombinaison des éléments reçus, l'idée que l'expérience de chacun – sinon sa subjectivité – a un intérêt propre, tout cela a donné lieu à des conceptions de l'éducation très activistes, où l'héritage classique ne vaut que parfaitement assimilé, incorporé en quelque sorte à celui qui en fera l'instrument d'un discours toujours nouveau sinon dans ses éléments du moins dans son énonciation⁴⁶. Là encore, par conséquent, le mot de servilité ne convient pas.

44. Patillon & Bolognesi 1997, 107, n. 550.

45. Parfois exprimée par la métaphore de l'assimilation de la nourriture ingérée, qui sera reprise dans l'« innutrition » de nos poètes renaissants (voir par exemple Lucien, *Lexiphane*, 21-22).

46. La nouveauté était une revendication permanente d'Isocrate : cela fait sourire les Modernes, mais s'explique au fond très bien par son ambition de créer, à force de travail sur le texte et sur soi, des

3) Passons à Hermogène et à sa théorie des *ideai*, terme que l'on traduit bien mal par *catégories stylistiques*. Il vaudrait mieux parler de doctrine des *formes de l'énonciation*, sinon même de *formes de l'illocution*, pour rendre le fait que le *logos* est entendu à la fois comme sens et comme forme, comme résultat – soumis à la critique littéraire – et comme modèle pragmatique. Nous ne répéterons pas ici les excellentes analyses de M. Patillon⁴⁷, qui ont considérablement renouvelé la compréhension de ce texte. Nous voudrions juste nous demander pourquoi ce système si sophistiqué est venu remplacer les typologies héritées de l'époque classique comme la trilogie grand style / style moyen / style simple et ses variantes.

Ce qui paraît clair est que les typologies du style se répartissent en deux grandes catégories : les unes sont marquées par des variations en quelque sorte quantitatives le long d'un curseur. C'est là un héritage aristotélicien : le style est un, en tout cas pour la prose, et Aristote, à la fin du chapitre 12 du Livre III de la *Rhétorique*, récuse explicitement toute qualification éthique du style et se borne à prescrire un juste milieu entre l'excès de grandeur et l'excès de bassesse. Il existe aussi des typologies plus qualitatives, moins abstraites, plus sensibles à l'originalité, sans doute influencées par la critique d'art. Nous pensons au système des quatre caractères bordés de quatre défauts du Ps.-Démétrios de Phalère, le style grandiose menacé par la froideur, le style mince menacé par la sécheresse, le style élégant guetté par l'affectation, et enfin le style véhément menacé par le style déplaisant. L'auteur du traité utilise le mot *χαρακτήρ* au lieu de *λέξις* et insiste sur la possibilité des mélanges. Il est le premier, semble-t-il⁴⁸, à inclure la matière du discours comme facteur de caractérisation, ce qui trahit une évolution de la rhétorique en direction d'usages plus ludiques, plus « littéraires » du *logos*, puisqu'un usage politique ou judiciaire réel ne laisse pas le choix du thème.

Hermogène est clairement sur ce versant qualitatif de la caractérisation, mais il raffine considérablement le système encore relativement fruste de Démétrios, puisqu'il pose l'existence de vingt *ideai*, comme la clarté, la grandeur, la beauté, la vivacité, l'*èthos*, etc. Le système formé est complexe parce que certaines *ideai*, visiblement induites de l'observation, sont en quelque sorte autonomes, telles la beauté, la vivacité ou l'habileté : il suffit d'un rythme quasi métrique pour donner de la beauté à un énoncé. Mais d'autres, comme la clarté et la grandeur, sont formées d'*ideai* de second rang, la clarté par exemple requiert de la pureté et/ou de la netteté. Pour qu'il y ait de la grandeur, il faut qu'il y ait noblesse, et/ou rudesse, et/ou

discours qui soient à la fois d'une sophistication et d'une séduction inouïes et parfaitement adaptés à la circonstance.

47. Patillon 1988, 101-300. L'édition critique de ce texte dans la *Collection des Universités de France* vient juste de paraître (*Corpus rhetoricum*, t. IV, Paris, novembre 2012).

48. Si la datation *ca* 100 av. J.-C. que nous proposons est exacte, cf. Chiron 1993, XXXIX.

véhémence, et/ou éclat, etc. Certaines catégories enfin, comme l'*èthos* et la sincérité sont des catégories obtenues par des moyens spécifiques, mais qui ne subsistent pas indépendamment l'une de l'autre.

Chacune de ces *ideai* est obtenue à l'aide d'une série de composants : a) la pensée ou contenu, on pourrait dire aussi le thème traité, b) la méthode à propos de la pensée, c'est-à-dire le mode de présentation de la pensée, qui peut être juste énoncée, ou développée, ou insinuée, présentée dans l'ordre ou le désordre, et ainsi de suite, c) le vocabulaire, d) la figure, e) le découpage de la chaîne parlée, f) les effets sonores, g) les pauses.

Ce système est une synthèse de la critique littéraire, car il permet une caractérisation fine des auteurs⁴⁹ – et c'est par là que le traité s'achève⁵⁰ –, et de la rhétorique, car il permet de remonter d'un type d'illocution voulu à la gamme des moyens que l'on doit utiliser pour l'obtenir. Mais eu égard au problème posé, l'important est le nombre des combinaisons possibles, qui est évidemment très grand, et l'on voit bien qu'il permet à chacun de trouver « sa » formule personnelle, annulant en quelque sorte la prétendue contradiction entre imitation et invention.

Pour conclure, nous dirons que d'un bout à l'autre de la tradition, on retrouve une même conception, d'origine isocratique et concrétisée par la récurrence de ce même mot : *idea*, d'une éducation qui vise à structurer le récepteur comme *moule d'émission*, si l'on ose dire, de manière à ce qu'il soit capable d'énoncer un nouveau *logos* constitué de ceux qu'il a reçus.

Mais le modèle, chez Isocrate, est un modèle unique et vivant, c'est le maître, dont l'imitation inlassable, par oral et par écrit, permet un jour d'acquérir la maîtrise du discours. Avec Aristote, pour les raisons et de la manière qu'on a vues, le patrimoine « littéraire » structuré par la technique fait son entrée en rhétorique. Par la suite, dans le corpus scolaire des exercices préparatoires, le capital des énonciations possibles semble définitivement fixé sinon figé dans un programme scolaire, mais la richesse de ce programme, sa diversité, la diversité des manipulations auxquelles l'élève doit se livrer sur les textes, autorisent une part d'initiative et d'invention. Avec Hermogène se produit la synthèse finale qui équilibre parfaitement la tradition et la nouveauté, la technique et l'imitation : la technique diversifie considérablement le nombre des formes possibles et des moyens de les obtenir. La critique littéraire, quant à elle, se livre à des analyses de plus en plus poussées. Cela permet de faire de la performance l'actualisation toujours nouvelle d'un *logos* dont les éléments sont toujours les mêmes, certes, mais très nombreux. Les grands auteurs ne sont pas des modèles à suivre aveuglément, mais, au contraire, des illustrations de la

49. M. Patillon (Patillon 1988, 109) insiste sur le rôle qu'ont dû jouer les monographies critiques des débuts de la période impériale comme celles de Denys d'Halicarnasse.

50. Pages 380 sq. Rabe.

variété des combinaisons possibles. C'est sans doute cette heureuse synthèse qui a permis au corpus hermogénien de jouer un rôle si important et si durable pendant toute la période byzantine⁵¹ et, une fois transmis en Occident, grâce notamment à Georges de Trébizonde, d'influencer si profondément la Renaissance occidentale⁵².

Pierre CHIRON

Université Paris-Est, Institut universitaire de France

Références bibliographiques

- CHIRON P. (2001), *Un rhéteur méconnu, Démétrios (Ps.-Démétrios de Phalère). Essai sur les mutations de la théorie du style à l'époque hellénistique*, avec une préface de M. Patillon, Paris, J. Vrin (Textes et Traditions ; 2).
- CHIRON P. (2006), « Tibérius citateur de Démosthène », in *Réceptions antiques. Lecture, transmission, appropriation intellectuelle*, L. Ciccolini, C. Guérin, S. Itic, S. Morlet (éd.), Paris, Éditions Rue d'Ulm (Études de Littérature ancienne ; 16), p. 107-129.
- CHIRON P. (2010a), « Citations et doctrine rhétorique dans le *De Figuris* d'Alexandros », in *Papers on Rhetoric*, 10, L. Calboli Montefusco (éd.), Rome, Herder, p. 89-104.
- CHIRON P. (2010b), « La *doxa* chez Isocrate », in *Doxa. Études sur les formes et la construction de la croyance*, P. Hummel (éd.), Paris, Philologicum, p. 15-35.
- CHIRON P. (à paraître), « Les citations d'Homère dans le *De figuris* d'Alexandros, la lettre et l'esprit », in *Homère rhétorique. Études de réception antique* (Actes du colloque, Clermont-Ferrand, 27-28 mai 2010), S. Dubel, A.-M. Favreau, E. Oudot (org.).
- COLE T. (1991), « Who was Corax ? », *ICS*, 16, p. 65-84.
- CRUBELLIER M., PELLEGRIN P. (2002), *Aristote. Le philosophe et les savoirs*, Paris, Seuil (Points. Essais. Série Philosophie ; 491).
- DARBO-PESCHANSKI C. (2004), *La citation dans l'Antiquité* (Actes du colloque du PARSA, Lyon, ENS LSH, 6-8 novembre 2002), C. Darbo-Peschanski (dir.), Grenoble, J. Millon (Horos).
- DÉMÉTRIUS (Chiron 1993), *Du style*, P. Chiron (éd., trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).

51. Voir notamment Kustas 1973.

52. Sur Georges de Trébizonde, voir Monfasani 1976 ; sur la réception en Occident des *ideai* hermogénienes, voir Patterson 1970.

- DENTICE DI ACCADIA S. (2010), *Pseudo-Dionigi di Alicarnasso, I Discorsi Figurati I e II (Ars Rhet. VIII e IX Us.-Rad.)*, Introduzione, Traduzione e Commento a cura di S. Dentice di Accadia, Pise – Rome, F. Senna (A.I.O.N; 14).
- DORANDI T. (2000), *Le stylet et la tablette. Dans le secret des auteurs antiques*, Paris, Les Belles Lettres (L'âne d'or; 12).
- GOULET R. (1994), *Dictionnaire des Philosophes Antiques*, t. I, Paris, Éditions du CNRS.
- GOULET-CAZÉ M.-O. (2000), *Le Commentaire entre tradition et innovation* (Actes du colloque international de l'Institut des traditions textuelles, Paris et Villejuif, 22-25 septembre 1999), M.-O. Goulet-Cazé, T. Dorandi (éd.), Paris, J. Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie).
- HEATH H. (2009), « Neoplatonists and the Teaching of Rhetoric », in *Late Antique Epistemology : Other Ways to Truth* (Actes du congrès de l'International Society for Neoplatonic Studies, Liverpool, 2004), P. Vassilopoulou, S. R. L. Clark (éd.), Basingstoke, Palgrave Macmillan, p. 143-159.
- IRIGOIN J. (2001), *Le livre grec, des origines à la Renaissance*, Paris, Bibliothèque nationale de France (Conférences Léopold Delisle).
- IRIGOIN J. (2003), *La tradition des textes grecs. Pour une critique historique*, Paris, Les Belles Lettres (L'âne d'or; 19).
- KUSTAS G. L. (1973), *Studies in Byzantine Rhetoric*, Thessalonique, Patriarchikôn Idryma paterikôn meletôn (Analekta Vlatadôn; 17).
- MARROU H.-I. (1965), *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 6^e édition [1^{re} édition : 1948], Paris, Seuil (L'univers historique).
- MARX W. (2011), « La véritable catharsis aristotélécienne », *Poétique*, 166, p. 131-154.
- MONFASANI J. (1976), *George of Trebizond. A biography and a study of his rhetoric and logic*, Leyde, Brill (Columbia studies in the classical tradition; 1).
- NICOLAI R. (2004), *Studi su Isocrate. La comunicazione letteraria nel IV sec. a. C. e i nuovi generi della prosa*, Rome, Quasar (Quaderni di Seminari Romani di cultura greca, 7).
- NOËL M.-P. (2008), « Isocrate. Sept discours », in *Silves grecques 2008-2009*, C. Hunzinger, M.-P. Noël, Neuilly, Atlande (Clefs concours. Lettres classiques), p. 93-191.
- NOËL M.-P. (2010a), « Louer ou défendre Hélène ? Gorgias, Isocrate et la définition de l'eulogia » in *Papers on Rhetoric*, 10, L. Calboli Montefusco (éd.), Rome, Herder, p. 221-235.
- NOËL M.-P. (2010b), « Rhétorique ou philosophie ? La structure du *Contre les Sophistes* et la polémique d'Isocrate contre Gorgias », in *Rhetorica philosophans. Mélanges offerts à Michel Patillon*, L. Brisson, P. Chiron (éd.), Paris, J. Vrin, p. 49-63.
- PASINI G. (2011), « The ἐξιστατικὸν εἶδος of the *Rhetoric to Alexander* and Some Parallels in the Oratorical Production (Aeschines' *Against Timarchus* and Demosthenes' *On*

- the False Embassy*) », in *Sophistic and Rhetoric in the IVth Century BC : the "Rhetoric to Alexander"*, P. Chiron, M.-P. Noël (éd.), *Rhetorica*, 29, p. 336-356.
- PATILLON M. (1988), *La théorie du discours chez Hermogène le Rhéteur. Essai sur les structures linguistiques de la rhétorique ancienne*, Paris, Les Belles Lettres (Études de littérature ancienne ; 117).
- PATILLON M. (2009), *Alcidamas d'Élée*, M. Patillon (prés., trad. et notes), in *Les Sophistes*, t. II, J.-F. Pradeau (éd.), Paris, Flammarion (GF), p. 81-122.
- PATILLON M., BOLOGNESI G. (1997), *Aelius Théon. Progymnasmata*, M. Patillon (trad.), avec l'assistance, pour l'Arménien, de G. Bolognesi, Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- PATTERSON A. (1970), *Hermogenes and the Renaissance : Seven Ideas of Style*, Princeton, Princeton University Press.
- PERNOT L. (1997), *Éloges grecs de Rome*, L. Pernot (trad. et comment.), Paris, Les Belles Lettres (La Roue à Livres. Documents).
- PERNOT L. (2008), « Aspects méconnus de l'enseignement de la rhétorique dans le monde gréco-romain à l'époque impériale » in *L'enseignement supérieur dans les mondes antiques et médiévaux* (Actes du colloque international de l'Institut des traditions, CNRS, Paris, 7-8 octobre 2005), H. Hugonnard-Roche (éd.), Paris, J. Vrin (Textes et Traditions ; 16), p. 283-306.
- PINTO P. M. (2003), *Per la Storia del testo di Isocrate. La testimonianza d'autore*, Bari, Dedalo.
- Ps.-Aristote (Chiron 2002), *Rhétorique à Alexandre*, P. Chiron (éd., trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF).